



JOHN CARPENTER

Philippe Rouyer

L'Antre de la folie

Retour à Hobb's End

A l'époque de *The Thing* (1982), John Carpenter expliquait que son film était davantage un retour à la nouvelle de John W. Campbell, Jr. qu'un remake du film de Hawks et Nyby. Il considérait ce dernier comme une réussite, et, plutôt que de chercher à l'égaliser, il préférait innover. Depuis, l'attitude de Carpenter n'a guère changé. Sans se soucier de la vogue des superproductions qui s'efforcent avec plus ou moins de réussite de rajeunir les vieux mythes du cinéma d'horreur, il poursuit une œuvre personnelle où chaque film convoque une nouvelle incarnation du Mal. Après l'immortel tueur fou (le Michael Myers de *La Nuit des masques*, modèle des Jason et autres Freddy), la voiture meurtrière (*Christine*), les extra-terrestres polymorphes (*The Thing* et *Invasion Los Angeles*), le brouillard assassin (*Fog*) et le liquide diabolique (*Le Prince des ténèbres*), il imagine cette fois un romancier démiurge dont les écrits préparent l'Apocalypse.

A vrai dire, l'idée n'est pas neuve mais empruntée au *Necronomicon* de Lovecraft, livre maudit qui proférait « des menaces monstrueuses contre la paix et la raison du monde entier ». Du nom de la maison d'édition (Arcane) à l'extrait de la prose du maléfique Sutter Cane (à peine démarquée de la nouvelle de Lovecraft *Des rats dans les murs*), Carpenter multiplie les références au reclus de Providence¹ et rappelle, mieux que par une adaptation au sens strict, ce qu'il lui doit, notamment dans l'expression d'une « horreur indicible ». Tout au long de sa filmographie, le réalisateur de *La Nuit des masques* s'est en effet ingénié à suggérer l'horreur plus qu'à la montrer. Même dans un film comme *The Thing*, où il ne répugne pas à une certaine audace visuelle (le thorax denté qui se referme sur les poignets du médecin reste l'une des séquences les plus traumatisantes de l'histoire du gore), il ménage une part de mystère en ne révélant quasiment jamais le véritable aspect de l'*alien*. Il en va de même dans cet *Antre de la folie* où les créatures qui dictent à Sutter Cane la matière de son livre ne surgissent depuis leurs ténèbres qu'un bref instant.

S'il préfère laisser les monstres dans l'ombre, Carpenter ne renonce pas à montrer leurs œuvres. Des enfants défigurés à l'hôtière tentaculaire qui promène le corps nu



Contaminé pour avoir lu le roman : Sam Neill dans *L'Antre de la folie*.

d'un vieillard attaché par des menottes à sa cheville, c'est une abominable parade qu'il orchestre dans la petite ville de Hobb's End² où son héros John Trent est venu débusser Sutter Cane, l'écrivain mystérieusement disparu. La grande idée du réalisateur (et de son scénariste et producteur Michael De Luca) est d'avoir fait de Trent un détective de compagnie d'assurances cynique et désabusé qui ne croit guère au surnaturel. Convaincu que toute cette affaire n'est qu'une mystification perpétrée par une maison d'édition peu scrupuleuse, il s'acharne à trouver des explications rationnelles jusqu'au moment où il doit se rendre à l'évidence : le roman de Cane *L'Antre de la folie* contamine ceux qui le lisent et lui-même en est devenu le protagoniste. A moins qu'il ait perdu la raison et que ce fameux complot qu'il essaie vainement de contrecarrer ne soit que l'expression de sa folie paranoïaque.



Réalité et hallucinations se superposent : Jürgen Prochnow et Sam Neill dans *L'Antre de la folie*.

La construction du film en un long flash-back à la première personne (de la cellule de l'hôpital psychiatrique où Trent est interné), qui n'est pas qu'un simple hommage au film noir, prend alors tout son sens. Carpenter, qui avait déjà placé en exergue de *Fog* une citation d'Edgar Allan Poe : « *Tout ce que nous voyons ou croyons voir n'est-il qu'un rêve dans le rêve ?* », maintient l'ambiguïté jusque dans le vertigineux finale où le héros hystérique (la prestation de Sam Neill est de bout en bout remarquable), unique survivant d'une humanité décimée, se voit, sur l'écran d'un cinéma permanent, interpréter l'adaptation cinématographique de *L'Antre de la folie*. Cette mise en abyme, qui donne au film de Carpenter la structure d'une boucle sans fin, est l'aboutissement d'une construction audacieuse. Le réalisateur a en effet plus d'une fois annoncé cette dernière scène, *digest* du film entier, par de multiples et fugaces flash-forwards montés en de courtes séquences oniriques, et il s'est plu à reprendre certaines scènes pour en altérer le déroulement à la manière du tableau sur le mur de l'hôtel, dont le motif change au gré des péripéties. Recréant ainsi la troublante impression de participer à une situation déjà vécue, Carpenter superpose réalité et hallucinations au point qu'il devient difficile de les distinguer. Ce qui était justement le propos du livre de Sutter Cane.

Au passage, le cinéaste s'empare avec une belle ironie de l'idée que tous les fans de l'horreur sont des fous ou des maniaques et moque l'empressement des éditeurs à vendre un livre, à le transformer en énorme succès et à le faire adapter au cinéma dans la foulée, avant même de se soucier de son contenu (l'allusion à Stephen King est explicite). Autant de coups de griffe qu'on évitera de prendre trop au sérieux. *L'Antre de la folie* se veut avant tout un divertissement, et, s'il développe une réflexion sur le genre, il ne bascule jamais dans l'abstraction. Avec

l'aide de son chef opérateur Gary B. Kibbe, Carpenter accumule les belles idées visuelles, comme ce tunnel entre le monde parallèle de Hobb's End et le réel littéralement ouvert par les pages du livre de Cane, qui forment une sorte de corolle dans le cadre. Il faudrait citer encore la somptueuse église orthodoxe perdue dans la verdure d'une petite bourgade américaine et ces longs plans nocturnes d'autoroute déserte dont seuls les cataphotes d'un improbable cycliste viennent trouer l'obscurité. Des images parfois surréalistes qui donnent tout son prix à cette revigorante série B.

Ph. R.

1. Jusqu'à la présence de David Warner qu'on peut interpréter comme une discrète allusion au *Providence* de Resnais, autre film sur les rapports réalité/création littéraire et souterrainement imprégné de Lovecraft.

2. En hommage, explique Carpenter, à Hob's End, la station de métro londonien où était retrouvé le vaisseau spatial martien dans *Les Monstres de l'espace* de Roy Ward Baker (*Quatermass and the Pit*, 1967).

L'ANTRE DE LA FOLIE

(IN THE MOUTH OF MADNESS)

Etats-Unis (1994). 1 h 35. Réal. : John Carpenter. Scén. : Michael De Luca, Desmond Cates. Dir. photo. : Gary B. Kibbe. Déc. : Jeff Steven Ginn. Maq. spéc. : Robert Kurtzman, Gregory Nicotero, Howard Berger. Son : Owen A. Langevin. Mont. : Edward A. Warschilka. Mus. : John Carpenter, Jim Lang. Prod. : Sandy King. Prod. exéc. : Michael De Luca. Cie de prod. : New Line Productions. Dist. fr. : Metropolitan Filmexport. Int. : Sam Neill (John Trent), Julie Carmen (Linda Styles), Jürgen Prochnow (Sutter Cane), David Warner (Dr Wrenn), Charlton Heston (Harglow), John Glover (Saperstein), Bernie Casey (Mr. Robinson), Peter Jason (Mr. Paul), Frances Bay (Mrs. Pickman).